

en partenariat avec

3

14 Mission 18
CENTENAIRE

Les cérémonies du centenaire de l'armistice de 1918, qui viennent de débuter, connaîtront leur point d'orgue lors d'une journée internationale à Paris, qui accueillera 84 pays étrangers.

La plupart des pays du monde affectés par la Première Guerre mondiale ont accompli un important travail mémoriel à l'occasion de ces commémorations, explique l'historien Joseph Zimet.

« L'empreinte mondiale de la Grande Guerre se trouve en France »

entretien

Joseph Zimet

Directeur général de la Mission du centenaire de la Première Guerre mondiale

— Emmanuel Macron se rend cette semaine sur les champs de bataille de la Grande Guerre, avant d'accueillir, le 11 novembre, une Journée internationale du centenaire de 1918 et le Forum de Paris sur la paix.

— Joseph Zimet, à la tête de la Mission du centenaire, explique pourquoi cette séquence de commémoration nous plonge à la fois « dans un exercice du souvenir et dans une dynamique prospective sur les problèmes du monde ».

Comment a vu le jour cette semaine de commémoration à l'occasion du centenaire du 11 novembre 1918 ?

Joseph Zimet : Cette séquence de commémoration résume, me semble-t-il, toutes les facettes du centenaire depuis son lancement en 2012. Nous toucherons la dimension de mémoire familiale, la dimension communale et la dimension internationale. Nous traverserons les champs de bataille les plus connus,

Verdun, Reims, l'Anneau de la mémoire de Notre-Dame-de-Lorette. Mais aussi les angles morts du souvenir de la Grande Guerre. Comme Morhange (Moselle), où se rend le président de la République lundi 5 novembre au matin, qui renvoie à l'hécatombe des combattants français lors de la bataille des frontières, les 19 et 20 août 1914. Un épisode toujours passé sous silence, un souvenir douloureux dans notre mémoire militaire et nationale. Il était important de rappeler ces pertes effroyables dès les premières lueurs des combats.

On touchera aussi du doigt les lieux de mémoire internationaux de la Grande Guerre, dans le Grand Est sur une histoire franco-allemande, dans les Hauts-de-France avec les récits diversifiés, riches, des nations du Commonwealth. Beaucoup ont connu en France leur acte de naissance, y ont bâti leur récit national dans des batailles emblématiques : les Australiens à Villers-Bretonneux (Somme), les Canadiens à Vimy (Pas-de-Calais).

Pourquoi avoir débuté cette séquence avec une cérémonie à Strasbourg, dimanche 4 novembre, en présence des présidents français et allemand ?

J. Z. : Ce moment était d'abord pour les Alsaciens eux-mêmes, puisque nous sommes aussi dans le centenaire du retour de l'Alsace à la France. Nous y avons greffé un temps franco-allemand, lui-même



NCY/L'Est républicain/MaxPPP

inscrit dans un triptyque conçu par les deux pays, entre des manifestations à Berlin et la visite de la chancelière fédérale à Compiègne, le 10 novembre – il s'agira du premier déplacement du couple franco-allemand dans la clairière des deux armistices. Enfin, le président Macron a souhaité aussi que cette étape strasbourgeoise soit un événement européen. Strasbourg est une grande capitale européenne. Et il y a une filiation entre le drame de la Première Guerre mondiale et l'Europe d'aujourd'hui.

Pourquoi, dans ce cas, avoir associé les représentants du reste du monde aux commémorations du 11-Novembre ?

J. Z. : Nous aurions pu commémorer la fin de la Grande Guerre dans un format strictement franco-allemand, ou européen. Or le principal enseignement du cycle commémoratif est la dimension planétaire du conflit. Le président de la République a donc pris cette décision. Nous avons invité les

84 pays qui avaient mobilisé des troupes ou des travailleurs sur les théâtres européens de la Grande Guerre. La volonté était que tous les continents soient représentés.

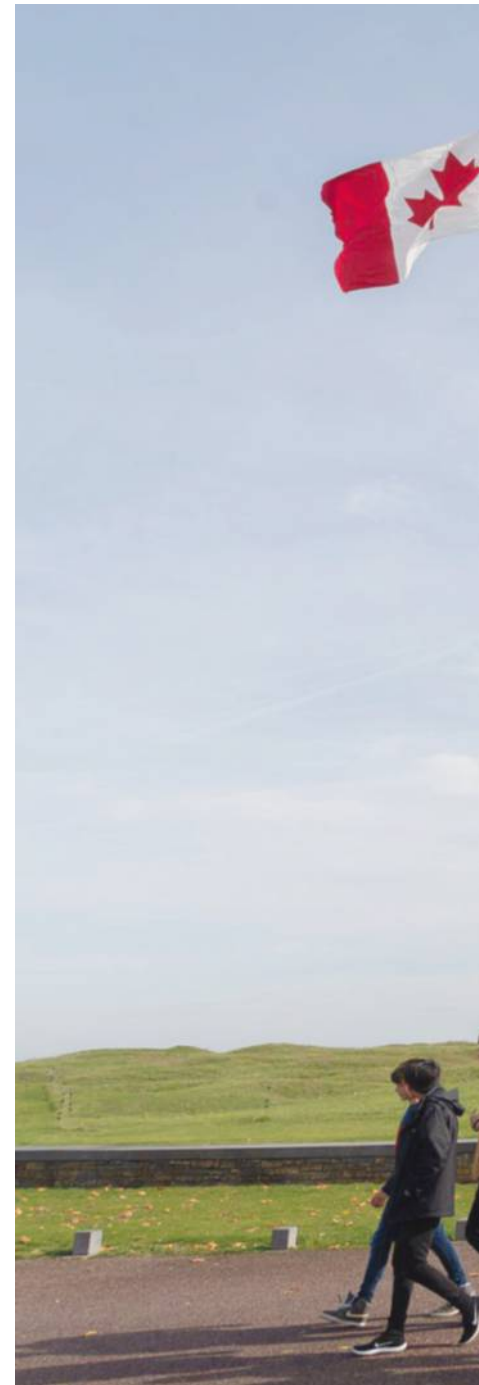
Cette date du 11-Novembre a-t-elle une valeur commémorative universelle ?

J. Z. : C'est une question très importante, car cette date a évidemment une signification plurielle, et ambivalente. Le 11-Novembre, pour les Français, est un jour de victoire, un jour de liesse avec l'arrêt des combats, et un jour de deuil. Pour les Allemands, les Hongrois, c'est un jour de deuil, lourd de sens, à manier avec prudence. Pour d'autres encore, la Slovaquie, la République tchèque, la Pologne, c'est encore un jour d'espoir qui, à la faveur d'un effondrement de l'empire austro-hongrois, marque leur indépendance nouvelle ou retrouvée...

Rappelons enfin que le 11 novembre 1918 n'est pas la fin de la guerre, mais l'arrêt des combats sur le front ouest. Ils continuent ailleurs. Après 1918, les hommes continuent à mourir dans l'Empire ottoman, en Europe centrale et orientale, en Russie. Le dernier traité de paix européen de la Première Guerre mondiale, le traité de Lausanne, sera signé en 1923.

Que commémore-t-on au fond ?

J. Z. : C'est toute la difficulté de cette séquence commémorative, qui se doit d'être complète, inclusive, sans occulter la réalité historique. Il faut d'abord retenir la légitimité conférée à notre pays, acceptée par tous, pour ce rassemblement. La France a été l'épi-



centre du front ouest, le carrefour où sont venus combattre et travailler des soldats du monde entier. Même si les combats se sont déroulés partout, cette empreinte mondiale de la Grande Guerre se trouve en France. Ensuite, la France a été le lieu de signature de l'armistice et de négociations des premiers traités. Paris fut alors le théâtre d'une grande assemblée générale des nations qui a duré près de six mois.

Quel message espère-t-on véhiculer lors de cette commémoration ?

J. Z. : La signification qu'a voulu donner le président de la République à ce 11-Novembre est, me semble-t-il, à deux niveaux. Une forme de syncrétisme historique et mémoriel réunissant le souvenir de l'arrêt des combats et celui du nouvel ordre mondial, dont les bases ont été jetées en 1918-1919. Dimanche 11 novembre après-midi, avec l'ouverture du Forum de Paris sur la paix, il s'agira donc de s'adosser à ce souvenir pour construire, avec la volonté de réparer le multilatéralisme, la coopération internationale qui connaît des difficultés. ●●●

Le Mémorial national du Canada à Vimy (Pas-de-Calais) honore la mémoire des soldats canadiens morts pendant la Première Guerre mondiale. Jacques Witt/SIPA



repères

L'« itinérance » présidentielle sur les champs de bataille

Du 5 au 10 novembre, Emmanuel Macron va visiter plusieurs départements du nord et de l'est touchés par la Première Guerre mondiale.

Lundi 5: Moselle.

Hommage aux soldats français tués les 19 et 20 août 1914 à Morhange lors de la bataille des frontières.

Mardi 6: Meuse et Marne.

Le président se recueillera devant la statue de Maurice Genevoix aux Éparges, et déposera des fleurs au cimetière du Trottoir sur la tombe de Robert Porchon, « frère de sang » de l'écrivain. Cérémonie militaire à Verdun, puis à Reims, avec Ibrahim Boubacar Keïta, président du Mali, où « l'armée noire » sera évoquée.

Mercredi 7: Aisne.

Cérémonie au monument de la Pierre d'Haudroy, commémorant l'arrivée des plénipotentiaires allemands le 7 novembre 1918.

Jeudi 8: Pas-de-Calais.

Visite de la nécropole nationale de Notre-Dame-de-Lorette.

Vendredi 9: Somme.

Rencontre avec la première ministre Theresa May, visite commune à la nécropole de Thiepval. Puis visite de l'Historial de Péronne.

Samedi 10: Oise.

Cérémonie avec Angela Merkel à la clairière de l'Armistice à Compiègne.

●●● Établissez-vous un lien entre 1918 et 2018?

J. Z. : C'est tout le paradoxe – et l'intérêt – de cette séquence, porteuse d'enjeux politiques immédiats, concrets. Dimanche 11 novembre, le président de la République reviendra nécessairement sur ce laboratoire du multilatéralisme que fut l'après- Première Guerre mondiale – les « 14 Points du président Wilson », le rapprochement franco-allemand opéré en 1925-1926, le pacte de Paris en 1928, la création de la Société des Nations. Et jusqu'à l'effondrement de ces tentatives de paix, emportées par la grande crise des années 1930 et la Seconde Guerre mondiale.

Un siècle plus tard, toujours à Paris, les principaux dirigeants de la planète et les grands acteurs de la mondialisation vont réfléchir à cet héritage tragique, au moment où il paraît mis à mal par certains pays. Nous sommes à la fois dans un exercice du souvenir et dans une dynamique prospective sur les problèmes du monde. Ce n'est pas une commémoration de plus. C'est une commémoration utile.

Recueilli par Jean-Yves Dana

Lire aussi page 5.

ou d'ailleurs

En Inde, l'armée oubliée

— Épisode de l'histoire passé sous silence, le corps expéditionnaire indien a nourri la Grande Guerre de plus de 1,3 million d'hommes.

New Delhi
De notre correspondante

En Inde comme en Europe, l'histoire n'a pas retenu le sacrifice des troupes indiennes durant la Première Guerre mondiale. Et même si New Delhi abrite en son cœur l'imposante Porte de l'Inde, à la gloire des soldats morts, la plupart de ses habitants l'ignorent. La mémoire collective a littéralement effacé « l'effort de guerre » fourni par un sous-continent alors dominé par les colons britanniques.

Pourtant, en août 2014, 1,3 million de soldats et de travailleurs sont mo-

bilisés et recrutés à travers l'Empire des Indes. Débarquant le mois suivant à Marseille, 138 000 d'entre eux sont déployés en France et en Belgique. Rajputs, Pathans, Jats, Sikhs ou Gurkhas, ils se retrouvent propulsés dans les tranchées. Inadaptés au froid, ils y verront tomber les obus « comme les pluies de la mousson ». En 1915, des unités sont réaffectées en Afrique et au Moyen-Orient, mais la cavalerie et la main-d'œuvre ne quitteront pas ces champs de bataille avant 1918.

À l'époque, la classe politique indienne encourage l'effort de guerre. En portant secours aux maîtres britanniques, le mahatma Gandhi espère que son pays obtiendra davantage d'autonomie et que la supériorité coloniale se nivellera. Mais aucune faveur ne sera accordée, et le sacrifice sera lourd :

74 000 Indiens, hindous et musulmans, perdront la vie.

Bientôt, ils seront oubliés. « Ils n'ont pas été perçus en héros mais en collaborateurs à la solde des Britanniques », explique Mandakini Gahlot. Ayant découvert récemment que son aïeul avait servi en France, cette réalisatrice vient de redonner vie à ces combattants dans un documentaire, *The Forgotten Army*. « La mémoire n'a pas été transmise, constate-t-elle. Les gens ont voulu oublier. Par exemple, les livres scolaires préfèrent retracer notre période plus glorieuse de la lutte pour l'Indépendance. »

Quelques cimetières et de rares monuments existent. Mais il faut les célébrations du centenaire pour que des expositions, cérémonies ou séminaires soient organisés. Dans la commune de Villers-

« Ils n'ont pas été perçus en héros mais en collaborateurs à la solde des Britanniques. »

Guislain (Nord), l'Inde a financé un mémorial qui sera inauguré samedi 10 novembre. Les sources historiques, notamment la correspondance des soldats, sont aussi remises en lumière. Pour une Europe qui a minimisé la contribution de ses colonies ou pour une Inde embarrassée par l'asservissement passé, un travail de réhabilitation de la mémoire a commencé.

Vanessa Dougnac

Lire la suite page 4.

ou d'ailleurs

En Chine, un souvenir humiliant

— Près de 40 000 Chinois ont été recrutés en France à partir de 1916 pour pallier le manque de main-d'œuvre. Une réalité méconnue en Chine.

« Au lycée, nous avons tous appris les deux guerres mondiales en Europe », explique Chuyan, jeune Chinoise née au nord de Shanghai, installée en France depuis plusieurs années. « Notre pays a toujours été curieux des cultures étrangères car nous avons longtemps été isolés du monde, poursuit-elle, et parce que les nations européennes s'étaient installées en Chine au XIX^e siècle. »

Même son de cloche pour Li Zen, originaire de Dongguan, dans le sud du pays : « Les causes et les effets de ces conflits européens sont au programme des lycéens chinois, même plus approfondis que certaines pages de l'histoire chinoise. »

En revanche, l'implication, même indirecte, de la Chine dans la Grande Guerre reste inconnue du public. Dès 1916, les autorités françaises et britanniques ont recruté 140 000 Chinois (100 000 chez les Britanniques, 40 000 chez les Français) pour assurer

des tâches non militaires. « Je n'ai pas souvenir d'avoir étudié ce chapitre, confirme Chuyan, c'est seulement une fois en France que j'ai lu des articles sur le sujet, et c'était une vraie découverte. »

En France, ces 40 000 Chinois de 20 à 35 ans venaient du Shandong, au nord de Shanghai. Ils n'étaient pas envoyés au front, mais dans des usines, mal payés, ou chargés de nettoyer les champs de bataille. Paysans sans terre, pauvres, ils ont été répartis sur tout le territoire, et 2 000 d'entre eux n'ont pas échappé aux bombardements allemands. Après la guerre, entre 1500 et 2000 sont restés, regroupés près de la gare de Lyon. Certains ont épousé des Françaises.

Il a fallu attendre des décennies pour que leur contribution à la guerre soit reconnue. En 1988, une plaque est apposée près de la gare de Lyon. En 1998 un monument est érigé dans le 13^e arrondissement de Paris. Parmi les 16 cimetières chinois de France, construits par les Britanniques, le plus important se trouve à Noyelles-sur-Mer (Somme), où reposent 841 personnes. Des représentants de Pékin y participent à des cérémonies depuis les années 2000.



Le cimetière chinois de Nolette, à Noyelles-sur-Mer (Somme), où sont inhumés 841 travailleurs civils chinois. Philippe Huguen/AFP

Selon l'historienne et sinologue Li Ma, qui a publié le seul livre sérieux sur le sujet (1), « pour les Chinois, le souvenir de ces ouvriers est vécu comme une humiliation. Lors du traité de Versailles, en effet, la Chine a perdu, au profit du Japon, les concessions allemandes de la province du Shandong. Ce traité a oublié le rôle des travailleurs chinois en Europe ».

Dorian Malovic

(1) Les Travailleurs chinois en France dans la Première Guerre mondiale, CNRS éditions, 2012.

Au Canada, des coquelicots anglophones

— Prépondérante dans la formation de l'identité nationale canadienne, la Grande Guerre est abondamment célébrée, à l'exception du Québec.

Ottawa
De notre correspondante

Depuis 1921, novembre voit fleurir les coquelicots en plastique au Canada. 2018 n'y manquera pas. Vingt millions de citoyens épingleront la fleur rouge à leur boutonnière. Une pratique inspirée du poème *Au champ d'honneur*, composé en 1915 dans les tranchées par le Canadien John McCrae, décrivant les tombes de soldats envahies par la fleur sauvage. D'abord hommage aux combattants de la Grande Guerre, le coquelicot est devenu symbole de tous les vétérans. La Première Guerre mondiale revêt cependant un caractère particulier.



« Dire d'un conflit qu'il a apporté de bonnes choses à un pays est délicat, explique Carl Bouchard, professeur d'histoire à l'Université de Montréal. Pourtant, il est indéniable que la Première Guerre mondiale a largement contribué à la formation de l'identité nationale. »

Lorsque la guerre éclate, le Canada, politiquement dépendant de la Grande-Bretagne, a 50 ans et compte 8 millions d'habitants. En soulevant une armée de 600 000 hommes et en rassemblant presque tous ses corps d'armée pour remporter la bataille de Vimy, il sort grandi du conflit. « Les pertes ont été considérables, avec 66 000 morts, mais le Canada est apparu aux yeux du monde comme le pays capable de réussir là où la France et la Grande-Bretagne avaient échoué », précise Jeremy Diamond, directeur général de la Fondation Vimy. Ce legs a façonné la nation. Désormais, 25 000 Canadiens traversent chaque année

l'Atlantique pour visiter le Mémorial de Vimy. Sur un bout de terre devenu canadien, il surplombe depuis 1936 la plaine de Douai du haut de ses 27 mètres. « Même les Néo-Canadiens apprennent le poème de John McCrae, portent le coquelicot et se rendent en France », note Jeremy Diamond.

Curieusement, seul le Québec francophone demeure à ce jour réticent quand vient le temps de se souvenir de l'effort de guerre. Il a ainsi fallu attendre 2007 pour qu'une université francophone propose un cours sur le sujet. « Les Canadiens français ont longtemps été accusés de ne pas avoir été à la hauteur parce qu'ils auraient été moins engagés », commente Carl Bouchard. Pourtant, le premier contingent canadien était composé à 70 % de Britanniques installés au Canada. Pour le reste, il comptait autant de natifs canadiens francophones qu'anglophones.

Yasmine Berthou

En Australie, une trace indélébile

— La Première Guerre mondiale a été ravageuse pour la toute jeune armée australienne.

Melbourne
De notre correspondante

Un groupe d'Australiens d'Adélaïde se prépare à parcourir à vélo le millier de kilomètres traversés par un bataillon d'infanterie de l'Australian and New Zealand Army Corps (Anzac), en France et en Belgique. Les fonds récoltés à cette occasion seront reversés aux familles. L'initiative prouve, si besoin, l'intérêt des Australiens pour la Première Guerre mondiale, et leur engouement dès qu'il s'agit de retrouver les traces de leurs ancêtres, tombés il y a plus d'un siècle.

En Australie, le 11-Novembre, rebaptisé Jour du souvenir, n'est pas un jour férié. Pourtant, une minute de silence sera respectée ce dimanche-là dans les institutions publiques, tant il est vrai que dans l'histoire du pays la Grande Guerre occupe toujours une place à part. « Elle a marqué la population, faisant plus de morts que celle de 1939-1944 », explique Joan Beaumont, professeure émérite d'histoire à l'Australian National University.

Alors qu'à l'époque la population australienne ne dépassait pas les cinq millions d'habitants, 420 000 personnes se sont engagées aux côtés des Alliés. Soixante-deux mille soldats ont été tués, 156 000 ont été blessés, gazés ou faits pri-

sonniers. « Il était facile de connaître quelqu'un qui était mort au combat », commente Robyn van Dyk, directrice de recherche à l'Australian War Memorial à Canberra, qui rappelle à quel point, pour cette toute jeune nation indépendante depuis 1901, la guerre a eu « un fort impact. Son récit a été extrêmement présent dans le programme scolaire ».

Le gouvernement honore les disparus avec la construction de mémoriaux et de musées. Il y a trois ans, il a dépensé 600 millions de dollars australiens (379 millions d'euros) pour le centenaire, le 25 avril 2015, de l'Anzac Day, célébrant la bataille des Dardanelles et l'arrivée de troupes en Turquie : un événement marquant. « Les Australiens connaissent très bien l'histoire de cette bataille et les valeurs enseignées qui vont avec, comme le courage et le sens du sacrifice », confirme Joan Beaumont.

L'Australian War Memorial de Canberra a attiré 128 700 personnes lors du centenaire de l'Anzac Day. Là où se trouve, depuis le 75^e anniversaire de l'armistice, en 1993, un soldat inconnu australien exhumé du cimetière de Villers-Bretonneux, dans la Somme, lieu dédié à tous les morts australiens sur le front occidental et où un nouvel espace mémoriel, le centre Sir-John-Monash, a ouvert ses portes en avril 2018. Les visiteurs, au nombre de 8 000, avaient fait le déplacement souvent depuis les antipodes.

Lilas-Apollonia Fournier